



**HAL**  
open science

## Les balbutiements de l'archéologie des économies politiques en Mésoamérique précolombienne.

Dominique Michelet

► **To cite this version:**

Dominique Michelet. Les balbutiements de l'archéologie des économies politiques en Mésoamérique précolombienne.. Cahier des thèmes transversaux ArScAn, 2003, 3, pp.41-44. hal-02101000

**HAL Id: hal-02101000**

**<https://hal.science/hal-02101000v1>**

Submitted on 16 Apr 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Les balbutiements de l'archéologie des économies politiques <sup>1</sup> en Mésoamérique précolombienne**

Dominique Michelet (UMR 8096 – Archéologie des Amériques)

Dans la dizaine de projets de recherche auxquels il m'a été donné de participer, le thème du contrôle des ressources dans les stratégies de pouvoir n'a jamais été vraiment à l'ordre du jour. Pourtant, la problématique des bases économiques du pouvoir politique – qu'il s'agisse d'activités strictes d'acquisition-production ou de modalités de circulation-distribution de biens et de richesses – n'est pas complètement absente des études qui portent sur les sociétés préhispaniques de la Mésoamérique. Les exemples qui seront brièvement évoqués ci-dessous et qui pourraient nourrir la réflexion générale sur le sujet prouvent, d'une part, que l'archéologie en Mésoamérique ne nous a jusqu'à présent que très imparfaitement renseignés sur cette question et, d'autre part, que des pouvoirs politiques ont pu exister et même laisser des traces importantes sans s'appuyer sur des atouts économiques flagrants.

### **Le rôle des États tardifs comme agents économiques : au-delà de l'archéologie**

À la veille de la conquête espagnole, notamment dans cette grande entité, inégalement intégrée mais néanmoins réelle, que l'on appelle « l'empire aztèque », l'interpénétration des sphères politique et économique est un phénomène bien établi. Le pouvoir des élites (dirigeants proprement dits mais aussi maisons nobles) s'appuyait principalement sur deux modes de contrôle de l'économie : la propriété de terres agricoles – sans doute la mainmise sur cette richesse variait-elle beaucoup d'un lieu à l'autre, mais partout on observe que les nobles étaient parmi les seuls à posséder des terres en propre ; le(s) tribut(s) qui constituai(en)t le cœur même du système économico-politique, quand bien même il existait des marchés locaux et du commerce à longue distance plus ou moins encadrés<sup>2</sup>. Le tribut (en nature), de même que la prestation en force musculaire (*tequitl*), était dû au niveau de chacune des cités-États, mais, lors du développement de l'hégémonie du Bassin de Mexico, tous les territoires soumis furent contraints de payer tribut également au pouvoir central (partagé à l'origine entre les trois cités alliées de Tetzoco, Tlacopan et Tenochtitlan, et finalement dominé par cette dernière dans les décennies précédant la Conquête). L'expansion de « l'empire » se traduisit en fait par la mise en place d'une administration spécifique de provinces tributaires (le *calpixcayotl*) placées sous l'égide de collecteurs d'impôts (les *calpixqueh*) assistés d'adjoints, ces provinces, dans le centre de l'empire au moins, ne se superposant pas exactement avec les domaines des cités-États absorbées.

Si l'on connaît relativement bien tout ce système ainsi que les rôles des impôts versés c'est grâce à des documents ethnohistoriques<sup>3</sup>. L'archéologie de l'impact économique d'un phénomène aussi central que l'empire aztèque reste, elle, en bonne partie à faire, et elle est difficile. D'un côté, la disparition, sous des agglomérations coloniales et contemporaines, des capitales destinataires des tributs laisse peu d'espoir

---

<sup>1</sup> S'il est vrai que l'économie politique a pour objet la connaissance de l'ensemble des phénomènes concernant la production, la distribution et la consommation des richesses et des biens matériels dans les sociétés humaines, c'est à un seul de ses multiples aspects que, conformément au sujet du jour, les lignes suivantes sont consacrées : le rôle des pouvoirs politiques dans la sphère de l'économie.

<sup>2</sup> La « reprise en mains » du groupe des *pochteca* (commerçants à longue distance) par le dernier souverain mexicain indique toutefois peut-être indirectement la place qu'ils occupaient dans l'économie et les intérêts que le pouvoir tirait de leur activité.

<sup>3</sup> En ce qui concerne notamment les tributs, on dispose de deux documents principaux, proches l'un de l'autre et qui vraisemblablement copient une même source préhispanique : la *Matrícula de tributos* et la seconde partie du *Codex Mendoza*.

d'effectuer à ces endroits des découvertes significatives sur le sujet. Dans les provinces, en revanche, quelques tentatives ont bien eu lieu, en particulier dans le Morelos occidental, une région voisine du Bassin de Mexico mais où, en raison d'une moindre altitude, pousse le coton. D'après les sources, c'est ce produit qui fut, jusqu'au bout, le principal objet du tribut exigé du secteur. Les analyses effectuées ont porté autant sur des sites ruraux que sur des communautés plus importantes, afin de pouvoir tenir compte d'effets distincts de l'institution de l'empire sur des communautés aux statuts différents. Elles ont concerné les témoignages de modifications dans les productions locales, celle du coton en tout premier lieu puisque, on le sait, il eut un accroissement de la demande, ainsi que dans les niveaux de vie, l'imposition d'un nouveau tribut ayant dû *a priori* avoir des conséquences négatives sur ces derniers. Les changements dans les rythmes de production du coton ont été évalués à partir du nombre de pesons de fuseaux présents dans les habitats (avant et après l'inclusion de la région dans l'empire) ; quant à ceux concernant les niveaux de vie, ils ont été mesurés à l'aune de la qualité et de la provenance des céramiques de service dans les maisons et à la qualité et à la quantité relative des obsidiennes utilisées dans l'outillage commun. Les résultats obtenus, quoique orientés dans le sens attendu, demeurent malgré tout quantitativement très limités et n'auraient guère permis, à eux seuls, d'imaginer un événement politico-économique de l'importance de l'inclusion du territoire dans un empire...

### **Le pouvoir économique de Teotihuacan : des hypothèses à leur confirmation**

Dans les deux premiers siècles de notre ère, Teotihuacan s'est imposé comme le centre incontestable du Bassin de Mexico, atteignant une surface d'environ 20 km<sup>2</sup> et une population certainement supérieure à 100 000 habitants. Au moins vingt-cinq fois plus grand et peuplé que les plus importants des centres secondaires de sa région, le site fait figure de capitale politique et religieuse, même si, en dépit des multiples recherches qui y ont été menées et continuent à l'être, ses dirigeants demeurent étrangement invisibles : on ne peut en effet, dans l'état actuel des connaissances, parler de souverain(s), et les bâtiments mêmes où se seraient tenues les instances du pouvoir n'ont pas été clairement identifiés. Nul doute pourtant que Teotihuacan a constitué une puissance politique régentant sans partage les territoires les plus proches, et capable d'intervenir dans des zones très lointaines, ou au moins de les influencer (à Tikal par exemple, et pour ne citer qu'un lieu éloigné de plus de 1 000 km). Pour expliquer le succès de cette énorme ville, de nombreux arguments économiques ont été mis en avant. Le pouvoir de Teotihuacan aurait ainsi à voir avec le contrôle de plusieurs éléments, évoqués seuls ou, plus souvent, de façon combinée : les terres agricoles voisines, irrigables et fertiles, les voies commerciales (la ville barre la route la plus fréquentable entre le Bassin de Mexico, il est vrai en partie vidé de population à l'époque, et les régions plus à l'est, la côte du Golfe du Mexique notamment), l'extraction de l'obsidienne et la production d'outils et d'objets rituels faits dans ce matériau, la « commercialisation » d'une céramique aux surfaces orangées et parois minces, produite ailleurs (au sud de l'État actuel de Puebla apparemment) mais omniprésente sur le site et systématiquement interprétée, à l'extérieur de celui-ci, comme la marque d'un contact avec Teotihuacan.

Pour s'en tenir à la seule obsidienne, si les 400 « ateliers » repérés lors de la grande prospection des années soixante est peut-être à revoir à la baisse, la distinction entre zones de production à des fins locales (éventuellement dotées d'une certaine autonomie) et ateliers contrôlés par le pouvoir dirigeant parce que situés dans le périmètre des édifices principaux (le complexe de la Pyramide de la Lune tout particulièrement) n'est pas remise en cause<sup>4</sup>. En revanche, un des points contestés aujourd'hui est celui du degré de contrôle exercé par Teotihuacan sur les gîtes, en dehors naturellement des plus proches – le temps n'est pas si loin où l'on évoquait une possible tentative de monopole de Teotihuacan sur les différentes sources d'approvisionnement en tirant argument, par exemple, de la forte présence d'éléments *teotihuacanos* à Kaminaljuyu (c'est-à-dire à l'emplacement de la ville actuelle de Guatemala), un site localisé à environ 20 km des sources d'El Chayal. Pourtant, à y regarder de près on manque même d'indices irréfutables d'une mainmise de Teotihuacan sur le gîte du Cerro de Las Navajas, fameux par son obsidienne verte et distant d'à peine 80 km de la ville. Une seconde réflexion critique touche, elle, l'importance des bénéfices économiques que Teotihuacan aurait retirés de la production et de la distribution, lointaine notamment, des obsidiennes... En définitive, que Teotihuacan ait été, en plus d'une capitale politique, un centre économique majeur n'est guère douteux : les extraordinaires dépôts de feuilles de mica (un matériau importé) mis au jour récemment au sud de place principale du complexe Xalla en témoignent à nouveau de manière éclatante. Néanmoins, il y a encore beaucoup à faire pour établir archéologiquement de façon précise les fondements économiques de ses succès politiques.

---

<sup>4</sup> On pourrait aussi citer les ateliers d'encensoirs-théâtres fouillés à proximité immédiate de la *Ciudadela* et dont l'activité était sans doute strictement encadrée par les occupants de ce complexe.

## **Les bases non économiques des royaumes mayas classiques**

On connaît désormais assez bien, notamment grâce au déchiffrement des inscriptions, l'organisation politique du monde maya classique dans les Basses Terres. Dans un grand nombre de cités, d'importance très variable par leur taille et l'extension des territoires qu'elles dominaient, des dynasties de rois sacrés s'imposèrent ou furent imposées par d'autres à partir de 300 apr. J.-C., au moins, et jusqu'au IX<sup>e</sup> siècle. Le roi et sa famille étaient entourés d'une cour de nobles dont les effectifs n'ont jamais dû dépasser 5% de la population totale. Les cités elles-mêmes étaient prises dans des réseaux de relations mutuelles, égalitaires ou hiérarchiques, parfois pacifiques mais très souvent aussi conflictuelles, et en tout cas éminemment instables. Tikal et Calakmul sont les seuls centres à avoir mis en place des hégémonies larges, mais leur pouvoir n'eut qu'un temps.

Dans ce système politique maya, très fortement centré sur les personnes royales au statut religieux affirmé mais apparemment non dénuées pour autant d'une dimension séculière, on peut se demander le rôle qu'aurait pu jouer le contrôle de ressources dans l'affirmation et le maintien des pouvoirs. Que les familles royales et nobles aient été entretenues par le reste des populations de chaque entité ne fait aucun doute, mais on manque de détails à ce sujet : on imagine un système tributaire fait de prestations en biens et services. L'existence des services peut être déduite des réalisations architecturales à caractère public en particulier ; les calculs énergétiques effectués à Copan sur des bases expérimentales montrent cependant qu'il ne faudrait pas exagérer la charge qu'ils représentaient. Pour ce qui est des biens perçus par les groupes dirigeants sur le peuple, il faut penser qu'ils étaient constitués pour une bonne partie par des denrées alimentaires, lesquelles laissent peu de traces archéologiques. Un axe de recherche encore trop peu exploré ici est celui de la détection de structures de stockage, par exemple dans les bâtiments palatiaux : les rangées de pièces situées au sud de la structure I de Becan pourraient fournir un bon exemple de ces dernières. D'une façon générale l'iconographie royale démontre amplement que les souverains avaient un rôle fondamental pour assurer la réussite des récoltes, via les rites cosmologico-agricoles. Il n'est pas certain, en revanche, que le pouvoir politique soit intervenu concrètement dans les pratiques agricoles.

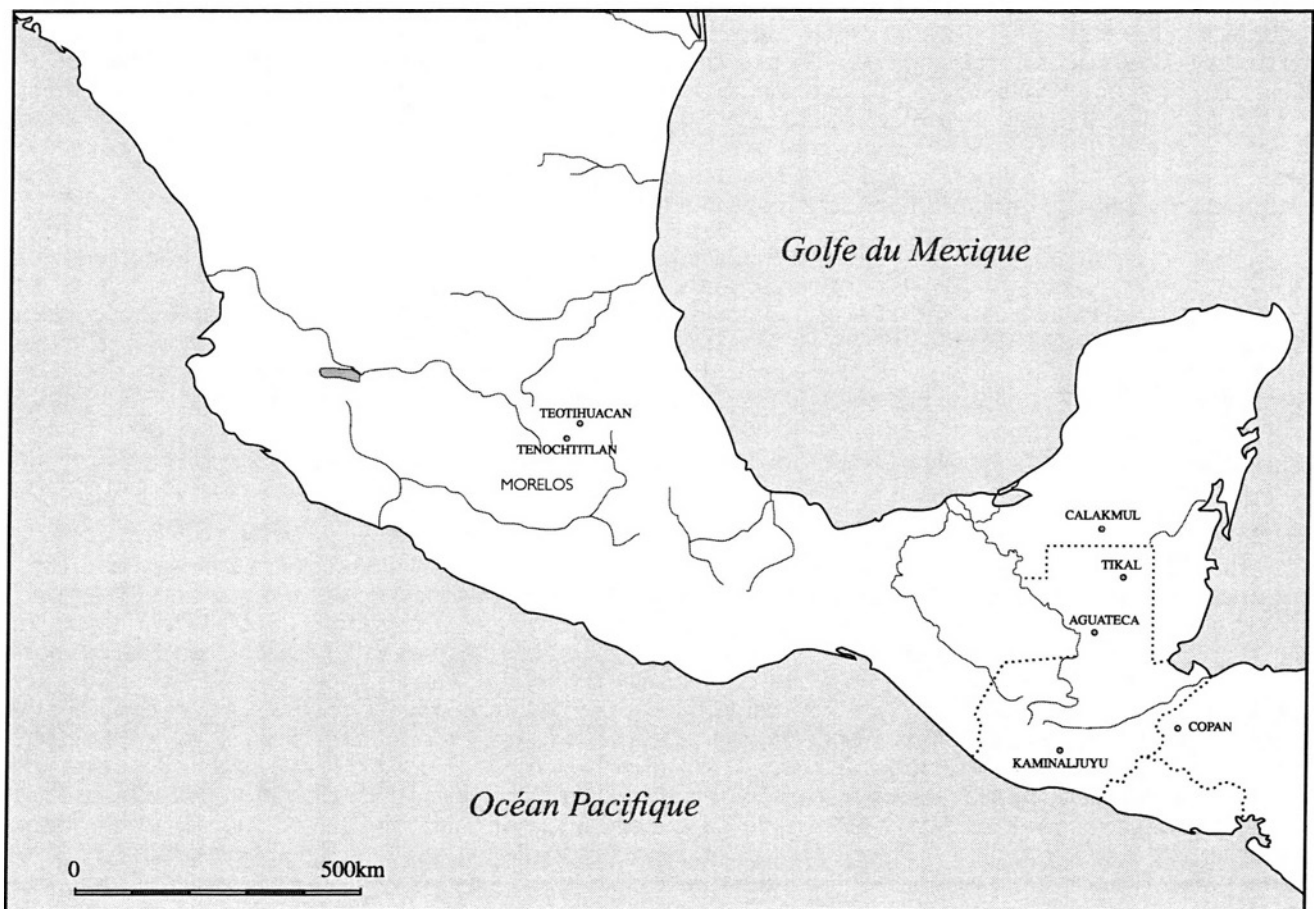
Si l'on se tourne vers les modes d'acquisition-distribution de ressources plus rares, l'obsidienne à nouveau, géologiquement absente des Basses Terres et donc importée des Hautes Terres du Guatemala, et parfois de beaucoup plus loin, offre un domaine qui a fait l'objet de plusieurs études. Les conclusions auxquelles aboutissent leurs différents auteurs sont parfois contradictoires (accès au matériau libre ou contrôlé selon les cas). Le plus récent travail sur le sujet, qui porte sur la vallée de Copan, conclut à l'existence d'un système redistributif entre les mains, peut-on supposer, des élites. Pourtant, dans le même site des recherches antérieures avaient avancé que, pour approvisionner le secteur, lequel aurait compté à son apogée entre 12 et 15 000 habitants, 18 charges de porteur par an auraient été suffisantes (un tlameme aztèque du XVI<sup>e</sup> siècle transportait en moyenne 23 kilos). Un chiffre qui ne permet pas de croire à une organisation économique de grande envergure.

Restent, il est vrai, les matériaux précieux et les biens de prestige. Tous étaient liés étroitement aux élites. Ici, acquisition, mise en œuvre et consommation paraissent quasi exclusives du groupe dominant : on est bien là dans un domaine où s'exerce un pouvoir économique-politique, mais dont l'importance strictement économique n'apparaît pas clairement. Le contrôle des sources de matières premières particulièrement prisées, le jade par exemple, ne semble ainsi avoir profité à aucun site en particulier (dans l'état actuel des connaissances) ; c'est encore plus vrai sans doute d'autres matériaux comme les coquillages, les aiguillons de raies, les colorants... Du côté de la fabrication des objets de prestige, l'impact économique de cette activité paraît, là encore, limité. À Aguateca, un centre de taille moyenne du sud-ouest du Peten, exceptionnellement abandonné de façon soudaine suite à un raid guerrier et sans pillage postérieur, la fouille d'une bonne dizaine de résidences proches du palais royal a nettement établi que cet artisanat était localisé dans les habitats nobles et probablement pris en charge par les occupants de ces maisons. Quant à la consommation de ces biens, elle est l'apanage du même segment étroit de la population. Autrement dit, le pouvoir lié aux matériaux et objets d'accès restreint a été plus symbolique qu'économique. En définitive, dans le monde maya classique, rien n'indique que des stratégies économiques aient eu une place déterminante dans la constitution et la perpétuation des pouvoirs politiques.

L'archéologie des rapports entre structures politiques et organisations économiques reste malgré tout largement à faire en Mésoamérique.

### Éléments bibliographiques

- Arnauld M.-C. et Michelet D. (sous presse). Le développement des cités mayas, *Les Annales*.
- Hick, F. 1986. Prehispanic background of colonial political and economic organization in Central Mexico. In : Spores R. (éd.) *Supplement to the Handbook of Middle American Indians, vol. 4, Ethnohistory*, p. 35-54, University of Texas Press, Austin.
- Inomata T. et al. 2002. Domestic and political lives of Classic Maya elites : the excavation of rapidly abandoned structures at Aguateca, Guatemala, *Latin American Antiquity*, 13(3), p. 305-330.
- Martin S. and Grube N. 2000. *Chronicle of the Maya kings and queens. Deciphering the dynasties of the ancient Maya*, Thames and Hudson, London.
- Millon R. 1981. Teotihuacan. In : J. A. Sabloff (éd.) *Supplement to the Handbook of Middle American Indians, vol. 1, Archaeology*, p. 198-243, University of Texas Press, Austin.
- Smith M. E. & Berdan F. F. 1992. Archaeology and the Aztec empire, *World archaeology*, 23(3) *Archaeology of empires*, p. 353-367.
- Spence M. W. 1996. Commodity or gift : Teotihuacan obsidian in the Maya region, *Latin American Antiquity*, 7(1), p. 21-39.
- Webste, D. 1985. Surplus, labor and stress in Late Classic Maya society, *Journal of anthropological research*, 41(4), p. 375-399.



Position des sites mentionnés